

◆ *Bibliothèque « Serbica »* ◆

www.serbica.fr

LES POÈTES DE LA GRANDE GUERRE



ПЕСНИЦИ ВЕЛИКОГ РАТА
PESNICI VEKOG RATA

CHOIX DE POÈMES
par Boris Lazić

Traduits du serbe par
Miodrag Ibrovac, Boris Lazić et Kolja Mićević

Juillet 2014

◆ *Poésie* ◆

SOMMAIRE

VLADISLAV PETKOVIĆ DIS (1880-1917)

Fleurs de la gloire / Cvetovi slave

(Traduit par Boris Lazić)

MILUTIN JOVANOVIĆ (1881-1935)

Après la bataille / Posle bitke

(Traduit par Miodrag Ibrovac)

TODOR MANOJLOVIĆ (1883-1968)

Souvenirs de guerre

(Traduit par Miodrag Ibrovac)

Rencontres / Susreti

(Traduit par Boris Lazić)

STANISLAV VINAVER (1891-1955)

Ranisav l'insecte / Ranisav Buba

(Traduit par Boris Lazić)

TIN UJEVIĆ (1891-1955)

Complainte quotidienne / Svakidašnja jadikovka

(Traduit par Boris Lazić)

IVO ANDRIĆ (1892-1975)

1915

(Traduit par Kolja Mićević)

MILUTIN BOJIĆ (1892-1917)

Le tombeau bleu / Plava grobnica

(Traduit par Svetislav Petrović et Miodrag Ibrovac)

MILOŠ CRNJANSKI (1893-1977)

Hymne / Himna

Memorial de Princip / Spomen Principu

(Traduit par Boris Lazić)

MOMČILO NASTASIJEVIĆ (1894-1938)

La trompette / Truba

(Traduit par Boris Lazić)

RASTKO PETROVIĆ (1898-1949)

Le poète sur les eaux / Pesnik na vodama

(Traduit par Boris Lazić)

RADE DRAINAC (1899-1943)

L'amante nommée catastrophe /

Ljubavnica koja se zove katastrofa

(Traduit par Boris Lazić)

DUŠAN VASILJEV (1900-1924)

L'homme chante après la guerre /

Čovek peva posle rata

(Traduit par Kolja Mićević)

VLADISLAV PETKOVIĆ DIS
(1880-1917)

FLEURS DE LA GLOIRE / CVETOMI SLAVE

Ils dorment tous alignés l'un auprès de l'autre,
Sans leur linceul et couverts de misère
Les mains croisées, dans un ridicule sépulcre,
Et pourrissent paisibles comme dans une bière.

Ils dorment, doux, désintéressés,
Les blessures ouvertes et les yeux fermés,
Leur âme est aussi grande qu'une pierre prisée
Qu'un éternel chant voudrait consumer.

Ils dorment, nos fils que voilà,
Dans leur sang, tels des oiseaux insouciantes,
Tels des fleurs de lis mortes, abandonnés là,
Aussi fiers que les seigneurs d'antan.

Ils dorment par l'ensemble des Balkans
Pour le bien d'autrui, de leur peuple l'espoir :
Jamais ils n'ont arboré le drapeau blanc
Ces jeunes gens d'un temps de gloire.

Ils dorment simples, sans parure,
Et les vers inondent leurs corps épars.
Et alors qu'ils perdent leur belle allure,
Leur tertre se pare de fleurs de gloire.

In : *Ми чекамо цара*, Београд, 1913 ; 1914.

MILUTIN JOVANOVIĆ
(1881-1835)

APRÈS LA BATAILLE / POSLE BITKE

Le ciel bleu étincelle d'étoiles,
La nuit dans son velours noir ensevelit la terre ;
Silencieusement, au pied du Cer*, le jeune verger
Secoue la rosée cristalline de ses branches.

Un vol effarouché de colombes
Se pose sur l'herbe. Le cortège des peupliers
Doucement bruit au long de la route,
Le raisin et la pêche d'or répandent leur parfum.

Muet, un troupeau traverse la clairière,
Les cigales se sont tues dans les chaumes.
Cette nuit le Cer n'entendra pas le chant des pipeaux,
Ni les sonnailles du bélier.

Une étrange angoisse frémit
Dans le silence sourd de cette nuit d'automne, -
Tandis qu'au sommet, sous le ciel serein,
De combats exténuée, dort la jeune armée.

Et au sein des rochers sombres
On croit entendre un antique récit,
Le chant d'un guzlar invisible :
« Il était une fois une race sans pareille ... »

*La montagne de Cer, dans la Serbie occidentale, théâtre de la bataille où l'armée serbe remporta une grande victoire sur les Austro-Hongrois au début du mois d'août 1914.

In *Anthologie de la poésie yougoslave des XIXe et XXe siècles*, choix de poèmes et traduction : Miodrag Ibrovac, Paris, Librairie Delagrave, 1935, p. 209-210.

TODOR MANOJLOVIĆ
(1883-1968)

SOUVENIR DE GUERRE

O nostalgie de soldats,
Dans le pays ennemi,
Au loin ; nostalgie du foyer,
Et des radieuses journées insouciantes
De l'enfance et de la paix !...
En chansons frivoles, capricieuses
(Pleines des fêtes d'autrefois,
De rêves et de danses)
S'exhale, s'étrangle,
Sombre, impétueuse,
La plainte languissante et multiple –

Et « Tamo daleko »* – « La Madelon »,
« It's a long way » – « Oi, vita mia ! »
Résonnent, prenantes, douloureuses,
Dans la nuit étrangère de l'Orient.

Ainsi aujourd'hui encore,
Car la guerre et l'exil ne sont pas finis pour nous,
Nous égayons, nous illuminons
Par les images colorées de notre fantaisie
La morne et trop longue veillée,
Et nous chantons dans la nuit étrangère
Nos tendres chansons
D'espoir et d'amour,
Que l'ennemi accueille par ses salves.

* Chanson des soldats serbe en exil : « Là-bas au loin, – au loin, au bord de la mère, – là-bas est resté mon village, – là-bas mon amour. »

In *Anthologie de la poésie yougoslave*, op. cit., p. 221-222.

RENCONTRES / SUSRETI

Je le revis il y a peu :
Par hasard – et qu’importe où à présent,
Etait-ce en rêve ou en réalité ? –
Il me dépassait
Feignant ne pas me reconnaître.
Peut-être ne m’a-t-il vraiment pas vu ? –
C’est aussi possible :
J’ai souvenir de tels de nos
Airs dissipés
(Perdus dans nos pensées,
Fantasmes, visions)
Du temps où tous deux nous étions
Encore un seul être...
Après, il arrive parfois que même
Les meilleurs amis se perdent de vue
Lorsque les années qui passent l’amitié emportent.
Ainsi va la vie.
J’ai toutefois été blessé profondément
Qu’il ne m’ait pas reconnu
(Peu importe s’il le fit à dessein
Ou non)
Lui qui emporta
La meilleure part de ma vie
Il m’arrive alors d’appréhender avec crainte
Qu’à notre prochaine rencontre
Moi non plus je ne le reconnaisse –

Ce serait alors vraiment la fin de tout.

In : *Песме мога двојника*, Нови Сад, Матица српска, 1958.

STANISLAV VINAVER
(1891-1955)

RANISAV L'INSECTE / RANISAV BUBA

Ranisav Vujadinović
Qui arrivait dans la compagnie des cadets
Avec pour tout bagage intellectuel l'école d'agriculture
Surnommée l'université du pont
Souffrait de son ignorance.

Dans un premier temps
Il se défendait furieusement et rudement
Des diverses boutades,
Des allusions ironiques des camarades,
Selon lesquels il en était encore à l'abécédaire
Et qu'il n'était pas allé plus loin qu'« abeille »
Qu'il prononçait « insecte ».

On lui lisait son courrier à voix haute,
On assemblait ces lettres de la maison
Où il était surtout question
De bœufs et de vaches
Et d'un étalon
Rencontré à l'école professionnelle.

Plus tard Ranisav
A sombré dans une sorte d'abattement.
Il plaçait l'éducation au-dessus de tout
Et employait les mots étrangers
Dès qu'il les entendait –
Plus tard il s'en abstint –
Parvenant au régiment
Comme sous-adjutant cadet,
Il priait Dieu
Qu'on n'apprenne pas surnom de
Ranisav « L'insecte ».

Il s'était juré d'apprendre.
Il se procurait des livres,
Écouteait chaque homme éduqué.
De toute façon son écriture était belle,
Il était utile même à l'état-major,
Ordonné, pondéré et silencieux.

Il fut ébloui à jamais par
L'éclat trompeur du mot imprimé,
Qu'il ne comprit pas jusqu'au bout
Mais qui dansait devant ses yeux.
Il connaissait par cœur
Tout un tas d'expressions et de dictons
Gravés dans une mémoire parfaite.
Mais il avait des difficultés à comprendre.

Blessé et fébrile,
Il fut évacué avec un groupe d'officiers
Vers la France
Où il admira la finesse
De la plus petite inscription des magasins
Et la manière dont ce monde-là parlait.

Il était décidé
A ne pas apprendre
L'admirable langue française
Uniquement du bout des lèvres
Mais aussi à l'aide de livres
Comme un véritable élève.
Ayant trouvé un vieux livre d'école
Il s'abandonnait à sa lecture des nuits entières.
De nouveau grièvement blessé sur le front
Il pria l'infirmière
De lui apporter du sac ce livre
Aux pages froissées
Contenant les fables de La Fontaine
Aux maintes anecdotes.

Epelant la fable de « La cigale et la fourmis »
Il est mort assoiffé de savoir,
Et heureux, car il en avait trouvé la source.

In : *Ратни другови*, Београд, 1939.

TIN UJEVIĆ
(1891-1955)

**COMPLAINTE QUOTIDIENNE /
SVAKIDAŠNJA JADIKOVKA**

Comme il est dur d'être faible,
comme il est dur d'être seul,
et d'être vieux, pourtant si jeune.

D'être faible et impuissant,
seul sans personne où que ce soit,
et d'être inquiet, désespéré.

Et de traîner sur les routes,
d'être traîné dans la boue,
sans l'éclat de l'étoile du ciel.

Sans l'éclat de l'étoile du sort,
qui le berceau illuminait
par des leurres et des arcs-en-ciel.

Ô mon Dieu, mon Dieu, souviens-toi
des étincelantes promesses
que naguère tu m'avais faites.

Ô mon Dieu, mon Dieu, souviens-toi
de l'amour et des victoires,
des lauriers et des présents.

Et sache que ton fils voyage
Par la morne vallée du monde
à travers ronces et pierres,

de déplaisir à déchéance,
et que ses pieds à présent saignent
et que son cœur est très meurtri.

Et que ses os sont fatigués,
que son âme est attristée,
et qu'il est seul, abandonné.

Et qu'il n'a ni frère ni sœur,
qu'il n'a ni père ni mère,
qu'il n'a ni amante ni ami.

Et qu'il n'a personne nulle part
sinon l'épine dans le cœur
sinon la flamme dans ses mains.

Et seul, bien seul il voyage
sous un azur enténébré,
face à l'obscur immensité.

Auprès de qui se lamenter ?
Personne ne daigne l'écouter,
pas même ses frères dans l'errance.

O Dieu, ta parole brûle
et la gorge lui est étroite,
elle est avide de s'écrier.

Cette parole est un bûcher
que mon devoir est de crier,
sinon je me consumerais.

Que je sois feu dans les montagnes,
que je sois souffle dans la flamme,
si je ne suis cri du haut des toits !

Ô Dieu, fasse que s'achève
cette errance douloureuse
sous un ciel qui n'entend pas.

Car j'ai besoin d'un mot puissant,
car j'ai besoin de réponse,
et d'amour, ou d'une sainte mort.

Amère est la guirlande d'absinthe,
obscur le calice de poison,
j'implore l'ardente canicule !

Car il me pèse d'être faible,
Car il me pèse d'être seul –
(Oh, si je pouvais être fort,

si je pouvais être aimé) –
le plus pénible pourtant
c'est d'être vieux, si jeune encore !

In : *Лелек Себра*, Београд, С. Б. Цвијановић, 1920.

IVO ANDRIĆ
(1892-1975)

1915

Comme la mer morte fut profond mon sommeil,
un bruit me réveilla, comme si l'aile forte
du vent puissant eut passée à côté de moi –
si nombreux furent vos drapeaux et cohortes.

La vieille douleur apparut et tel un souvenir
me pénétra l'âme toute gelée et dérisoire
et pareille au frisson dans le cours de la vie
où la vague m'ajoute à l'autre vague noire.

On ne rêve plus nos rêves même dans le rêve,
pourquoi ce bruit ! Votre pas qui par-là erre
pourquoi m'éveille, sinon pour la vie sans Rêve,
pour la vie trop courte et la vie très amère ?

Ou peut-être à votre extraordinaire triomphe
il manque l'image de ma douleur et du rêve ?
Mais je serais la jeune branche dans la guirlande
de votre laurier si feuillu et si plein de sève.

Passez juste à côté de mon morceau,
car dans ma douleur ni grand ni fier
je ne suis : Cette porte déserte est morte
ne cache que l'âme, vous cherchez le fer,

Rouillé et cassé, pour faire pâître vos yeux,
et moi je suis là assis et attends que le destin
me détruise tout et que je devienne comme
un court fil de la fumée dessus le feu éteint.

Devienne et disparaisse. Je demande à Dieu
une goutte d'oubli, tant que respire le sein,

et la mort rapide. Et que les livres de souvenirs
(le mensonge louche les écrits d'un cœur feint) ?

Ne mentionnent jamais nulle part mon nom
et que la tombe inconnue soit mon doux lit
sous l'herbe où – pour les enfants des autres –
poussera en été la fleur bleue de l'oubli.

In : Kolja Mićević, *Les Saluts slaves*, une anthologie poétique, Éditions « Kolja Mićević », Paris-Belleville, 2002, p. 177-178.

MILUTIN BOJIĆ
(1892-1917)

LE TOMBEAU BLEU / PLAVA GROBNICA

Halte-là ! impériales galères ! Suspendez votre cours !
Voguez doucement !
Je chante, en ce minuit funèbre, un Requiem sublime
Sur ces eaux sacrées*.

Là où sommeillent les conques,
Là où les algues mortes se recouvrent de limon,
S'étend le cimetière des braves, couchés frère contre frère,
Prométhées de l'espérance, apôtres de la douleur.

Ne sentez-vous pas comme la mer glisse
Pour ne point troubler leur repos éternel ?
Du gouffre béant s'exhale le calme,
Et la lune lasse y promène ses rayons.

C'est le temple mystique, le sinistre tombeau
Du Grand Mort – immense comme notre âme,
Silencieux comme la nuit tropicale sur l'archipel,
Sombre comme l'abîme glacial du désespoir.

Ne sentez-vous pas des glauques profondeurs
La pitié monter et s'épandre sur les eaux,
Un étrange cortège se dérouler dans les airs ?
Des morts, c'est la grande âme errante.

Halte-là ! impériales galères ! Au cimetière de mes frères
Voilez vos clairons ;
Vigies au garde-à-vous, chantez les prières
Là où les flots s'embrassent.

Car des siècles entiers passeront, comme l'écume
Qui flotte sur la mer et disparaît sans trace,

Et la grande relève, sur les amas d'ossements,
Viendra bâtir un palais de splendeurs ;

Mais cette sépulture où fut enseveli
L'énorme et terrible mystère de l'épopée,
Sera le berceau de la légende des temps futurs
Où l'esprit ira chercher ses hérauts.

Les couronnes anciennes y sont englouties
Et la joie éphémère de toute une génération.
C'est pourquoi cette tombe gît à l'ombre des flots,
Entre la terre maternelle et la voûte céleste.

Halte-là ! impériales galères ! Eteignez les flambeaux
Laissez reposer vos avirons ;
Et, après les prières funèbres, glissez, pieuses,
Sans bruit, dans la nuit sombre.

Car il faut qu'un profond silence règne ici,
Que les morts entendent les clameurs du combat :
Aujourd'hui leur sang bouillonne en leurs fils
Qui, là-bas, s'élancent sur les ailes de la gloire ...

Je veux le silence pour chanter le *Requiem*,
Sans paroles, sans larmes et sans soupirs.
Pour mêler le parfum de l'encens à l'odeur de la poudre
Aux bruits sourds des tambours lointains.

Halte-là ! impériales galères ! pour rendre les suprêmes honneurs,
Glissez doucement...
Je célèbre un *Requiem* comme le ciel n'en vit jamais
Sur ces eaux sacrées !

*Les poète glorifie les soldats serbes morts d'épuisement après la retraite d'Albanie de 1915, dans l'île de Vido, en face de Corfou, et qui ont eu l'Adriatique pour linceul. [Note du traducteur.]

In *Anthologie de la poésie yougoslave, op. cit.*, p. 300-302.

MILOŠ CRNJANSKI
(1893-1977)

HYMNE / HIMNA

Nous n'avons rien. Ni Dieu ni maître.
Notre Dieu est le sang.
Les montagnes sont couvertes de neige,
Les arbres, les collines et les roches ont disparu.
Nous n'avions ni mère ni demeure,
Nous déménagions notre sang.
Nous n'avons rien.
Ni Dieu ni maître.
Notre Dieu est le sang.
Tombes et montagnes sont en fleur,
Les vents ont dispersé les aubes par les abîmes :
Pour nous il n'y a ni mère ni demeure,
De repos, ni d'enfants.
Reste le sang.
Oh !
Il est notre terrible honneur.

In : *Лирика Итаке*, Београд, 1918.

MEMORIAL DE PRINCIP / SPOMEN PRINCIPU

Que de Balša, de l'immense Dušan cesse la louange,
La noblesse, les ducs, les despotes furent infamie.
Des haïdouks la lignée que résonne l'éloge.
Pour un assassin bâtissez le temple de saint Guy !

Qu'à la gloire, aux cuirassés, cesse le chant.
Que disparaisse l'attrait des saints fondateurs.
Mon peuple est affamé, en sang.
Le passé glorieux n'est qu'un leurre.

Et qui nous aime, qu'il aime le nu rocher.
Qu'il embrasse la haine et les morts.
Les yeux crevés, le vin versé
A la gloire du meurtre et de l'effort.

Que de justice et de gloire cesse la louange,
Les pères, les frères et les sœurs furent infamie.
Qu'à la vengeance, notre mère, résonne l'éloge.
Aux indigents, aux gueux, bâtissez le temple de saint Guy !

Du soleil, des monastères étouffez le chant.
Que disparaisse l'attrait de la soie, du velours.
Mon peuple est cimetièrre, hurlement.
Le passé glorieux n'est qu'un leurre.

Mon peuple n'est pas l'impérial étendard qui claquerait au vent,
Mais une mère déshonorée.
La sueur, la misère et la haine couvant
Sous l'opprobre de la terre brûlée.

In : *Лирика Итаке*, Београд, 1918.

MOMČILO NASTASIJEVIĆ
(1894-1938)

LA TROMPETTE / TRUBA

A quoi bon le ciel bleu,
l'hyacinthe, la jeune fille, un vol d'hirondelle.
Au loin, la plainte d'une trompette.

C'est la complainte, par-delà monts et vaux,
d'une paysanne en deuil.

Nous sommes parents.
Lorsque meurt un homme,
mon cœur aussi est en deuil.

Arrache l'hyacinthe du cœur,
incline la tête :
le soldat, on s'apprête à l'enterrer,
et lui voulait tant vivre.

A quoi bon le pope qui prie,
puis la croix, puis le nom,
le soldat ne reviendra pas au village,
il n'embrassera pas celle qu'il aime.

Arrache l'hyacinthe du cœur,
incline la tête :
au loin, la plainte d'une trompette.

In *Пет лирских кругова*, Београд, 1932.

RASTKO PETROVIĆ
(1898-1949)

LE POETE SUR LES EAUX / PESNIK NA VODAMA

Quelle veine lutter derrière les crêtes de Serbie !
G. Apollinaire

Là-bas les prunelaies sont à présent en fleur,
Des vies nouvelles ont percé des mottes de terre,
Les socs labourent, de blanches aubes exhalent leur fraîcheur ;
J'aimerais moi-même te mener de toute part
A travers monts et vallées : te dévoiler l'ensemble des monastères,
On se découvrirait, baignés de sueur,
Fatigués, on s'affaisserait dans un chariot de passage,
Pour à demi somnoler parmi la volaille :
Ô mon Guillaume, vois, là-bas les vergers sont tous à présent en fleur.
Te trimbaler par monts et vallées, avec toi parcourir tous les monastères.

Que tu veuilles donner ta vie pour ces monts ! Ta beauté m'enivre,
Et les forêts de chênes et les crêtes te sont reconnaissantes.
Il n'y a plus de kaiser à présent, de fraîches couleurs elles livrent
Et leurs chemins sont doux et longs.
Serait-ce donc vers ces monts débonnaires que s'envola ta pensée !
On se découvrirait d'un même pas, baignés de sueur :
Tu n'as jamais, ô Guillaume, vu nos robustes monastères.
Ni nos moines barbus,
Jamais tu n'as bu l'alcool de nos terres.

In : *Откровење*, Београд, 1922.

RADE DRAINAC
(1899-1943)

**L'AMANTE NOMMEE CATASTROPHE /
LJUBAVNICA KOJA SE ZOVE KATASTROFA**

Assez de cette peur de
Pleutre !
N'être plus qu'une putain poétique et rien de plus,
Rien de plus,
Rien !
Je connais le leurre des étoiles et du lyrisme,
Et ce que signifie un mot vide de sens,
La verbale paralysie –
Il faut infecter le monde de crimes
Et l'empoisonner de terreur, de vengeance.
Il faut exploser ce bordel de civilisation à la dynamite,
Cette écurie de culture contemporaine,
Empire impotent de rêves et de larmes !
Il faut cracher sur la barbe de Freud et de Bergson,
Et de tous les innovateurs de merveilles.
Le corps humain est aussi simple que le fayot
Et le cœur, une horloge à deux dinars cinquante.
Donnez-nous du pain !
Et nos âmes rouleront aussi élégamment que les roues
D'un vieux carrosse.
Cela fait trente-cinq ans que je tisse les rêves dans cette révolte !
Cela fait trente-cinq ans que j'enlace la catastrophe comme une amante !

In : *Сабрана дела*, Београд, Службени Гласник, 1999.

DUŠAN VASILJEV
(1900-1924)

**L'HOMME CHANTE APRES LA GUERRE /
ČOVEK PEVA POSLE RATA**

Je marchai dans le sang jusqu'aux genoux,
et je n'ai plus de rêves.
Ma sœur s'est vendue
et on coupa à ma mère ses cheveux blancs.
Et dans cette mer opaque de péché et de boue
je ne cherche pas de proie :
oh, je ne veux que de l'air ! Et du lait !
Et la blanche rosée du printemps !

Je riais dans le sang jusqu'aux genoux,
et sans demander : pourquoi ?
J'appelai mon frère ennemi étranger,
et je hurlais quand dans la nuit on court toujours en avant,
et puis tout vole au diable, et dieu et homme et tranchée !

Et aujourd'hui je regarde
le marchand lépreux embrasser ma femme
et détruire mon toit et le plancher, – pour me venger !
et je n'ai plus ni volonté – ou force –

Jusqu'hier j'ai humblement baissé ma tête,
j'aimai furieusement le péché.
Et jusqu'hier ma vie me semblait secrète,
mais aujourd'hui je sais !

Oh, je suis l'Homme ! L'Homme !

Je ne regrette pas d'avoir marché dans le sang jusqu'aux genoux
et d'avoir survécu aux années rouges du Massacre
pour cette Connaissance que je consacre
même si cela fut mon malheur.

Et je ne cherche pas de la proie :
oh donnez-moi juste une poignée d'air
et un peu de blanche rosée du printemps –
Tout le reste, à votre honneur !

In : Kolja Mićević, *Les Saluts slaves*, *op. cit.*, p. 196-18-97.